

LES FEUX ROUGES

Stephen Meance



Stephen Meance

Les Feux rouges

© Stephen Meance, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6382-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les néandertaliens et homo sapiens arrivés en Europe étaient des migrants et se sont mélangés pour faire de nous des métis originels. »

Edgar Morin

Merci à vous

Alors que les médias nous informent abondamment sur l'attaque terroriste d'un radicalisé qui s'est produite en France au cœur même de la préfecture de Police, sur une agression qui a eu lieu à Halle en Allemagne, sur le conflit ouvert entre la Turquie et les kurdes en Syrie ou sur les cinq personnes poignardées au couteau dans un centre commercial à Manchester, c'est le silence complet sur toutes les tentes qui « fleurissent » au large du périphérique parisien, rien sur ces femmes et ces hommes portant régulièrement un enfant de bas âge sur leurs épaules. D'où viennent-ils ? Pourquoi sont-ils là ? Que fuient-ils pour accepter de vivre dans ces conditions ?

Remontant les files en moto, j'ai souvent remarqué l'incivilité des automobilistes à leur égard. J'ai d'ailleurs moi-même, en voiture, fait partie de cette foule insensible et irritable qui use de tous les artifices : fermer la fenêtre, mettre la clim', monter le son de la radio, se murmurer « Oh ! Il me fait chier celui-là ! », pour ne même pas regarder une personne dans le besoin qui ne demande qu'une pièce. Une pièce qui me sera finalement dépensée pour acheter un ticket à gratter ou un paquet de clopes. Je peux comprendre l'impatience et la frustration d'un automobiliste bloqué dans un bouchon et qui trouve là un coupable idéal mais qui, avec du recul, ne peut être complètement satisfait et ressentir même un certain malaise, voire de la honte.

Me blessant à la jambe pendant un match de football, je dois temporairement oublier la moto. Enlever mon casque pendant quelques jours a le résultat de m'ouvrir l'esprit, comme sous l'effet du retrait d'œillères que j'aurais posé sur mes yeux. Il est vrai qu'en moto, après avoir remonté la file de véhicules, j'attends le passage au vert des feux comme dans un starting-bloc. Couvert de la tête au pied pour des raisons de sécurité, le motard peut se rassurer en pensant que les personnes faisant la manche ne nous demandent rien. Mais en réalité cela est faux ! Ils demandent de l'aide à tout le monde, y compris les motards. Ma nouvelle position de piéton me donne le courage de provoquer la rencontre avec ces personnes qui occupent les carrefours. Ne pas l'avoir fait avant est probablement que j'éprouve jusqu'ici ce sentiment de culpabilité. L'héritage de notre culture judéo-chrétienne m'interroge sur la réalité de cette vie confortable à

côté de personnes qui sont dans la douleur. Notre société nous pousse souvent à regarder ce que nous n'avons pas et plus rarement à nous enchanter sur les biens que nous avons et il ne reste plus beaucoup de place pour regarder « en bas ».

Je décide donc d'entrer en contact avec ces misérables des grandes cités occidentales. Ma première direction sera « ma » porte de Bagnolet. « Ma » porte que j'adore car son approche est synonyme de « Bientôt à la maison » ! Jusqu'à peu, pour être honnête, je n'avais jamais trop prêté attention aux personnes qui font la manche mais un accident, évité de justesse, où je fus à deux doigts, pour éviter une voiture, de rentrer dans la poussette d'une de ces indigentes, m'a alors inconsciemment transformé.

Ce vendredi d'octobre ensoleillé est une journée parfaite pour faire de la photo. Équipé de mon appareil, j'imagine pouvoir tirer quelques portraits intéressants de ces mendiants dans une démarche à ce stade « créative ». Je n'imagine pas encore le tsunami émotionnel que j'allais rencontrer. Je passe par un distributeur pour récupérer un billet de dix euros car je pense naïvement que ça facilitera ma démarche. À ce moment-là, je ne sais pas encore comment aborder ces inconnus. Je souhaite éviter une approche condescendante qui n'est pas le bon moyen d'établir un lien de confiance. Je crois bêtement que ce billet sera le sésame qui fera comprendre ma demande, et l'accepter.

Me dirigeant vers cette porte de Bagnolet, je réfléchis sur la méthode pour entrer en contact. Par quelle question commencer ? Sourire ou pas ? Sur le chemin, j'en parle même à ma chérie au téléphone. Je lui dis ma fierté d'accomplir enfin le projet dont je lui parle tant. Mais avec ma patte folle qui me ralentit, le chemin vers la Porte de Bagnolet est un peu long. Je gamberge et je finis par me demander si c'est une bonne idée d'aller en contact direct avec ces personnes. Mon appareil photo coûte un bon prix. Si un inconnu me voit diminué avec une attelle, il pourrait juger que je suis une proie facile et trouver opportuniste de me braquer sans risque que je le rattrape.

Le rond-point n'est plus qu'à deux cents mètres. Mon cœur bat de plus en plus fort. Les questions tournent dans ma tête : « Qu'est-ce que tu es en train de faire ? T'intéresses-tu réellement à ce problème ? Est-ce que tu veux vraiment aller à la rencontre de personnes alors que tu ne pourras probablement pas faire grand-chose ? N'est-ce pas un peu égoïste de venir comme cela dans l'idée de photographier des personnes dans le besoin, des personnes que tu as tant ignoré jusqu'ici ? »

J'arrive enfin à destination. Dans le flot important habituel des voitures, je relève que dans chaque habitacle, il n'y a qu'un conducteur et pas de passager. Le réflexe écologique est encore loin. Par contre, je ne vois personne aux feux. Des piétons oui, mais pas d'individu faisant la manche. Je m'interroge sur la pertinence de l'horaire. 14 h 30, ce n'est peut-être pas le bon moment pour « faire la manche ». Je décide de me rapprocher et j'aperçois une femme voilée de la tête aux pieds qui remonte en direction de la porte des Lilas. J'abandonne l'idée de la rattraper car elle est déjà très loin et, en même temps, je me fais la réflexion d'éviter d'aborder une femme vêtue d'une sorte de burqa, par respect et surtout pour ne pas la gêner. Qui me dit surtout qu'elle faisait la manche ? Je partage donc ici mes interrogations qui confirment mon inexpérience et cette timidité déconcertante qui me pousse à avoir des a priori sur telle ou telle personne.

Après avoir traversé un peu plus haut, je redescends vers le côté de l'avenue qui débouche sur l'entrée du périphérique. J'aperçois deux « sans abris » allongés sur une plaque d'aération pour semble-t-il se réchauffer. La température est assez douce. Je me demande pourquoi ils sont allongés comme cela. Je décide de m'écarter un peu et de m'asseoir sur un rebord du parc qui longe ce côté de l'avenue. J'adresse un « Bonjour ! » à la cantonade afin de créer un contact visuel. Une personne me répond avec une gentillesse que je n'avais pas reçue depuis bien longtemps venant d'un inconnu. Cette gentillesse me saisit. Je me retourne vers l'auteur de ce salut inattendu et décalé. L'homme me sourit avec un visage doux quoique légèrement défoncé. Il ne lui reste plus que deux ou trois dents sur l'avant de la mâchoire. Comme un couillon, je m'assieds et me prends la réalité en pleine face. Je ne sais plus trop quoi faire à cet instant. L'ambiance est assez pesante. Qu'a-t-il pu arriver à ce monsieur d'une cinquantaine d'années pour en paraître soixante-dix ? Comment un personnage d'un abord si aimable peut-il être dans une telle détresse ? Je note, en l'épiaillant du coin de l'œil, son lit et son duvet que je n'avais pas remarqués avant. Je décide qu'il sera la première personne avec laquelle je vais entrer en contact pour mon projet.

J'ouvre un peu ma veste et fait dépasser mon appareil photo pour l'informer de mon intention. Mon aspect physique avec mes deux ans d'orthodontie et ma tenue ne sont pas en adéquation avec l'endroit. Je me sors une clope. Je le regarde et lui en propose une. Quatre mètres nous séparent. Il me répond,

toujours avec ce même sourire, par un geste de la main qui veut dire « non ». Je tourne alors la tête vers le rond-point et j'allume ma clope.

Un bus, après avoir embarqué des passagers un peu plus loin, démarre et dévoile un homme avec un béret rouge et un enfant chargé sur ses épaules. Il rejoint le trottoir. Je suis surpris de ne pas les avoir remarqués plus tôt. Un peu à l'écart, je découvre, au niveau du feu central, une femme avec une poussette vide. J'observe attentivement pendant cinq bonnes minutes ce qui se passe. Je suis à une trentaine de mètres d'eux. Pour un habitant d'une grande agglomération comme Paris, la scène qui se répète sous mes yeux est assez banale. À chaque passage des feux tricolores au rouge, l'homme et l'enfant remontent la file de voiture en faisant des signes de paix. La femme, elle, reste au niveau des feux. Le passage au vert est le signal pour l'homme et l'enfant de rejoindre leur point initial. Et tout cela se répète à l'infini. Fasciné par ces mouvements de flux et reflux, j'ai complètement oublié mon voisin de droite. Je suis tenté de contacter cet homme avec cet enfant. Je me demande si le mec sera gentil ou s'il va me rembarrer. En tout cas ce qui est sûr, c'est que je n'ai plus vraiment peur et mon appréhension du début est oubliée.

J'attends le bon moment. Je patiente tel un chasseur. Pendant cette attente, j'en profite pour canaliser mon impatience et mon côté impulsif. J'ai très envie de les rejoindre mais ces personnes ont aussi un cœur, des sentiments, une dignité et ils ne sont pas en train de s'amuser. Peu d'automobilistes les regardent. Ils n'ont obtenu qu'une bouteille d'eau depuis que je les observe. L'eau en France, c'est gratuit ! Je ne pense pas que ça leur sera d'une grande aide... Après effectivement ça reste un geste bienveillant et ça soulage le Karma.

Alors que je suis dans ces réflexions un peu cyniques, je remarque que l'homme commence à s'agacer de ne rien recevoir. Il part s'asseoir sur un banc bien plus loin. C'est ma chance. Je me dirige d'un bond vers eux. Il ne tarde pas à me remarquer avec ma démarche qui boîte bas. Le petit me fait un signe amical de la main. Je lui réponds. Arrivé près d'eux, je serre la main au jeune homme qui semble avoir mon âge, une petite trentaine. Son regard est doux et amical. J'adresse un « Hello my friend » avec un grand sourire. Il me répond par un « Salam aleykoum ». Nous nous regardons intensément pendant une bonne dizaine de secondes. J'alterne en regardant aussi le petit. Je lui demande en anglais si c'est son fils. Il me répond « Oui ». Je comprends assez vite qu'il ne parle pas français et son anglais est vraiment mauvais. Je lui explique tout de

même, en anglais, que j'aimerais bien m'asseoir en accompagnant mes propos de signes. Il me propose de m'asseoir sur le banc avec lui et son fils. J'invente que je suis journaliste, que j'ai eu un accident de moto pour expliquer l'attelle au genou. Je ne sais pas pourquoi ce mensonge. Ça me vient dans le flux de ma présentation, comme un alibi à notre rencontre. En indiquant que je passe souvent en moto ici, porte de Bagnolet, et que je ne m'arrête jamais. J'explique que j'ai décidé aujourd'hui de venir pour comprendre leur situation et parler avec eux. Après plusieurs minutes et pas mal d'échanges, je comprends qu'il ne comprend rien ! Mais j'ai gagné sa confiance. Il me demande de rester là. Je décrypte que sa femme parle anglais. Le petit reste avec moi.

Pendant ces deux minutes de tête à tête avec le petit, il m'explique dans un français compréhensible que son prénom est Bébé. Cela m'a fait rire. Lui aussi rigole aux éclats et quand ses parents arrivent, je remarque que la femme me sourit également. Voilée de la tête aux pieds, elle laisse apercevoir son visage, un visage assez doux mais marqué par des années de galère. Mon regard est attiré par sa dentition partiellement en plomb dorée.

J'engage la conversation en répétant les propos que j'avais échangé avec son mari. J'étais certain que c'était sa femme car il avait réussi à me prononcer « my wife ». Cette femme est très intelligente. Elle parle un anglais parfait. Elle m'indique qu'ils arrivent de Bosnie, qu'elle a perdu ses parents à l'âge de 5 ans. D'abord réfugiée dans son propre pays, elle a vécu 10 ans en Angleterre. Je lui demande pourquoi ne pas être aller en Bosnie après avoir étudié à l'école anglaise et trouver un travail. Elle m'explique qu'elle n'a pas de maison en Bosnie et plus de famille proche. Elle n'est pas retournée dans son pays depuis 15 ans. Je l'interroge sur son parcours en Angleterre. C'est assez flou. Elle ne semble pas avoir trouvé de travail stable là-bas. La vie y est assez dure pour les réfugiés. Ils ont donc décidé de tenter leur chance en France. Je leur demande où ils vivent. Ils me répondent dans un van assez loin de là... J'essaye de continuer la discussion. Mais la femme ne comprend pas trop pourquoi je m'intéresse à eux. Je demande si des gens viennent les voir quelques fois pour parler. Elle me répond que jamais. Cela me choque un peu et me laisse sans voix quelques instants. Pendant ce silence de mon côté, elle parle à son mari, je comprend alors qu'il est nécessaire de retourner travailler. J'ai probablement été un peu long et inquisiteur. Je crains d'avoir suscité un malaise. Je préfère m'écarter gentiment en les remerciant de m'avoir parlé. Elle me répond en français « Merci à vous ». La laissant partir, je m'informe quand même pour savoir si elle parlait le

français. Elle me répond « un peu ». Je leur souris alors qu'ils s'éloignent. Je me lève du banc, elle se retourne et me remercie une nouvelle fois de leur avoir parlé et de s'intéresser à eux, puis elle traverse définitivement l'avenue.

Suivant de loin, avec ma patte folle, le père et le fils qui reprenaient leur place aux feux, j'oublie complètement de prendre une photo. C'est le flou complet dans ma tête. Cette rencontre m'a demandé beaucoup d'énergie et d'attention. Avant, j'avais de l'empathie pour ces personnes mais maintenant j'ai de la sympathie pour ce couple et leur enfant qui ne sont plus des ombres anonymes pour moi. En les rattrapant, je donne mes dix euros à l'homme en me disant que je reviendrai les voir. En m'éloignant, je me force à partir sans croiser le regard de l'un des trois membres de cette famille. Je continue mon chemin, me disant que j'ai passé un moment inoubliable. Je ne m'attendais pas vraiment à cette gentillesse. Je pensais que ça serait plus dur, que le contact serait plus compliqué. Au croisement du Tramway, encore un autre passage à traverser sur ce rond-point, je me retourne enfin et découvre qu'ils sont tous les trois réunis sur le feu central du boulevard des maréchaux à me regarder.

Je garde un instant le regard vers eux, et repars vers la rue de Bagnolet pour rentrer chez moi. C'est à ce moment précis que je suis sûr que j'y retournerai.